

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.
 MARC-ANTOINE.
 LÉPIDE.
 CORNÉLIE, femme de Pompée.
 PTOLOMÉE, roi d'Égypte.
 CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.
 ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.
 PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.
 SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Égypte.
 CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.
 ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.
 PHILIPPE, affranchi de Pompée.
 TROUPE DE ROMAINS.
 TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
 Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
 Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
 Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
 Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
 Par le débordement de tant de parricides,
 Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
 Sur ses champs empestés confusément épars,
 Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
 Que la nature force à se venger eux-mêmes,
 Et dont les troncs pourris exhalaient dans les vents
 De quoi faire la guerre au reste des vivants,
 Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
 Justifiant César, a condamné Pompée.

Ce déplorable chef du parti le meilleur,
 Que sa fortune lasse abandonné au malheur,
 Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
 Des changements du sort une éclatante histoire.
 Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
 Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;
 Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes ;
 Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
 Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
 Où contre les Titans en trouvèrent les dieux :
 Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
 Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
 Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
 Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
 Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
 Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
 Serve à sa liberté de sépulchre ou d'appui,
 Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.
 C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre ;
 Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
 S'il couronna le père, il hasarde le fils ;
 Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
 Il faut le recevoir ou hâter son supplice,
 Le suivre ou le pousser dedans le précipice.
 L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux ;
 Et je crains d'être injuste ou d'être malheureux.
 Quoique je fasse enfin, la fortune ennemie
 M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie :
 C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
 A quel choix vos conseils doivent me disposer.
 Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
 D'achever de César ou troubler la victoire ;
 Et je puis dire enfin que jamais potentat
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
 La justice et le droit sont de vaines idées ;
 Et qui veut être juste en de telles saisons
 Balance le pouvoir, et non pas les raisons.
 Voyez donc votre force, et regardez Pompée,
 Sa fortune abattue et sa valeur trompée.

César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
 Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
 Dont plus de la moitié piteusement étale
 Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;
 Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
 A qui, par sa défaite, il met les fers aux mains ;
 Il fuit le désespoir des peuples et des princes
 Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces.
 Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
 Leurs trônes mis en cendre et leurs sceptres brisés.
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
 Le défendez-vous seul contre tant d'ennemis ?
 L'espoir de son salut en lui seul était mis ;
 Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
 Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
 Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?
 Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
 A force d'être juste on est souvent coupable ;
 Et la fidélité qu'on garde imprudemment
 Après un peu d'éclat traîne un long châtement,
 Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
 Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.
 Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;
 Rangez-vous du parti des destins et des dieux ;
 Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
 Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;
 Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
 Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.
 Pressé de toutes parts des colères célestes,
 Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;
 Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
 Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
 Sa retraite chez vous, en effet, n'est qu'un crime ;
 Elle marque sa haine, et non pas son estime ;
 Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;
 Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
 Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
 Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
 Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;

Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
 J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :
 J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
 Et du même poignard pour César destiné,
 Je perce en soupirant son cœur infortuné.
 Vous ne pouvez enfin, qu'aux dépens de sa tête,
 Mettre à l'abri la vôtre et parer la tempête.
 Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
 La justice n'est pas une vertu d'État.
 Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
 Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
 Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;
 La timide équité détruit l'art de régner.
 Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.
 C'est là mon sentiment. Achilles et Septime
 S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.
 Chacun a son avis ; mais, quel que soit le leur,
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai ; mais, quoique de Pompée
 Je voie et la fortune et la valeur trompée,
 Je regarde son sang comme un sang précieux,
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
 Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime ;
 Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :
 Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?
 Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
 Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore ;
 Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;
 Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
 Cette grande victime est trop pour son autel ;
 Et sa tête, immolée au dieu de la victoire,
 Imprime à votre nom une tache trop noire ;
 Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
 En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer.
 Vous lui devez beaucoup ; par lui, Rome animée
 A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée ;
 Mais la reconnaissance et l'hospitalité

Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
 Quoi que doive un monarque, et, dût-il sa couronne,
 Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
 Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
 A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
 S'il est juste, d'ailleurs, que tout se considère,
 Que hasardait Pompée en servant votre père?
 Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
 Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
 Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;
 La bourse de César fit plus que sa harangue;
 Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
 Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours.
 Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles,
 Les effets de César valent bien ses paroles;
 Et, si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
 Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
 Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,
 Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,
 Dans vos propres États vous donnerait la loi.
 Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
 S'il le faut, toutefois, ma main est toute prête;
 J'obéis avec joie, et je serais jaloux
 Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre.
 Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre;
 Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
 Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
 Des quatre le premier vous serait trop funeste;
 Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
 Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
 Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
 Puisque c'est lui laisser, et sur mer et sur terre,
 La suite d'une longue et difficile guerre,
 Dont peut-être tous deux également lassés
 Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
 Le livrer à César n'est que la même chose:
 Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,
 Et, s'armant à regret de générosité,

D'une fausse clémence il fera vanité,
 Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
 Et de plaire par là même à Rome asservie.
 Cependant que, forcé d'épargner son rival,
 Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.
 Il faut le délivrer du péril et du crime,
 Assurer sa puissance et sauver son estime,
 Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
 Prendre sur vous le crime et lui laisser le fruit;
 C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre:
 Par là vous gagnez l'un et ne craignez plus l'autre.
 Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
 Vous n'en gagnez aucun et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
 Et cédon au torrent qui roule toutes choses.
 Je passe au plus de voix, et, de mon sentiment,
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.
 Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
 A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
 Abattons sa superbe avec sa liberté;
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté;
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
 Et prètons-lui la main pour venger l'univers.
 Rome, tu serviras; et ces rois que tu braves,
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
 Adoreront César avec moins de douleur,
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.
 Allez donc, Achillas, allez avec Septime
 Nous immortaliser par cet illustre crime.
 Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.
 Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne;
 Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
 Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

SCÈNE II. — PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue.
De l'abord de Pompée elle espère autre issue.
Sachant que de mon père il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement;
Elle se croit déjà souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son âme elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère
Suivant le testament du feu roi votre père,
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône, et non du cœur, je la veux éloigner,
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner :
Un roi qui s'y résout est mauvais politique;
Il détruit son pouvoir quand il le communique;
Et les raisons d'État... Mais, seigneur, la voici.

SCÈNE III. — PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici!

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achilles et Septime.

CLÉOPATRE.

Quoi! Septime à Pompée, à Pompée Achilles!

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il espère;
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs et son remerciement.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port!
Quoi! vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue.

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sais votre innocence et je connais sa haine;
Après tout, c'est ma sœur; oyez sans repartir.

CLÉOPATRE.

Ah! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi! d'un frivole espoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée;
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu.
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
N'était le testament du feu roi notre père;
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi

Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,
J'agirais pour César et non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulais cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,
Et que jusque dans Rome il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous, assez jeune encor, moi, déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieus
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais, voyant contre lui le sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule prière.

Qui de leur amitié fut la preuve dernière :
Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez;
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,
Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors;
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre et ceux de la puissance,
Et les mille talents qui lui sont encor dus
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité royale,
Et, par son testament, il vous fit cette loi
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettré expresse;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine;
Et, de ma part du sceptre, indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;
Même, pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.
Mais Pompée ou César m'en va faire raison.
Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

SCÈNE IV. — PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse ;
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopâtre vous hait ; elle est fière, elle est belle ;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter ; mais ne m'en croyez pas,
Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achilles et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César ! et, si vous étiez crue,
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,
En prendrait la défense, et, par un prompt secours,
Du destin de Pharsale arrêterait le cours !
L'amour, certes, sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions ;
Leur générosité soumet tout à leur gloire :
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire ;
Et si le peuple y voit quelques dérèglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi ;
Mais, s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.